

PRÉSENTATION

Mes archives personnelles, remises en ordre récemment, contiennent diverses esquisses ou tentatives d'écriture abandonnées. J'en ai jeté un bon nombre, et même celles que j'ai conservées ne me semblent pas mériter à ce jour d'être portées à la connaissance de mes contemporains – pour ne rien dire de la postérité. Or, celle que je rends disponible ci-dessous échappe un peu à cette règle.

D'abord par la présentation dans laquelle je l'ai retrouvée : son écriture manuelle est soignée, ce qui indique que je l'ai recopiée, et donc retravaillée : mon graphisme spontané est très ingrat, difficilement lisible au départ, car la pensée va plus vite que la main, qui peine à suivre. Rien de tel ici : la présentation ordonnée, sur un cahier grand format, est claire, comme on pourra le voir sur les photos que je joins à cette publication. Il s'est agi sans doute d'un projet de livre, comme si souvent. Mais de celui-ci je n'ai gardé aucun souvenir, et l'ai donc vu surgir au milieu d'un classeur de feuillets divers, où ses pages avaient abouti, détachées de leur support initial lors d'un premier classement, lui-même oublié.

Or, à la lecture, quelque chose m'a surpris. On dira que, dans ces présentations que je rédige au moment de rendre disponibles ces écrits anciens, l'étonnement est fréquent, et c'est exact. Mais ici, il a été fort. Pour la raison que voici. Les pages font apparaître quelques mentions au crayon, postérieures à la première écriture, et que je signale en notes. L'une d'entre elles, visible sur la page de titre, indique : « 80 ou 81 ? » La question s'est donc posée, avec quelques années de décalage¹. Et la datation semble plausible, pour des raisons que j'indiquerai plus bas. Mais dans ce cas, ce qui m'étonne, c'est le contenu de cette esquisse. D'abord parce qu'à cette date, en pleine activité théâtrale, j'écrivais très peu de textes de réflexion générale, comme celui-ci. Je pensais même n'en avoir écrit aucun². Mais surtout, les propositions « théologiques » que je formule dans ce document sont beaucoup plus précoces que je n'aurais pu le penser jusqu'à leur redécouverte. Il y a là des énoncés et développements, en particulier sur le nom de Dieu, qui annoncent de façon étonnamment précise des réflexions

¹ Il m'est impossible de dater aujourd'hui ces brèves remarques au crayon. Disons qu'elles ont dû être ajoutées au moment où j'ai arraché ces pages de leur cahier, et les ai rangées dans un classeur. Il a donc fallu que cela ait lieu à une certaine distance de l'écriture initiale, au moins quelques années plus tard, mais assez tôt cependant pour que j'en aie perdu, aujourd'hui, tout souvenir. Disons, par exemple dans le courant des années 90, ou 2000.

² Cf. « Théâtre ? Civilisation », <http://denisguenoun.org/2022/10/05/theatre-civilisation-1983/>

produites beaucoup plus tard, jusqu'à très récemment, et qui sont ici exprimées dans des formulations très précises. C'est la période où, par l'effet de changements divers, de vie personnelle et d'époque, je m'intéresse activement aux religions, et multiplie les lectures. De cela, je me souviens. Mais je ne pouvais pas concevoir d'avoir déjà donné une forme, aussi nette, à quelques convictions dont lectrices ou lecteurs qui ont parcouru des écrits récents sont désormais familiers.

J'ajoute que le style de ces réflexions est assez tenu, éclairé par une forme de simplicité dont j'ai dit ailleurs³ qu'elle était sans doute la conséquence du travail de théâtre. Clarté que j'aimerais parfois retrouver aujourd'hui, tant elle a été altérée par le retour ultérieur à l'activité philosophique. Mais de cela nous reparlerons.

C'est pourquoi, alors que ce n'était aucunement prévu, j'ai choisi d'ajouter, comme un appendice inopiné, cette publication aux « Écrits théoriques de jeunesse » dont j'avais cru la liste close.

Novembre 2022

³ Dans le texte cité à la note ci-dessus.

1. Plaidoyer.

Pour écrire ce que je vais écrire, pour parler de ce dont je vais parler, il faudrait tout savoir. Connaître les acquis les plus anciens des sciences, et leurs controverses les plus récentes : les cosmologies, les théories des particules, les doctrines du vivant. Être au fait des débats théologiques d'hier et d'aujourd'hui dans leur détail. Se référer à toutes les grandes religions du monde, savoir décrire leurs rites et pénétrer leur foi. Je sais infiniment peu de choses au regard de tout cela. Et nombre de celles que je sais sont particulièrement futiles : par mon métier, qui est de faire du théâtre, j'ai appris comment un acteur doit placer sa voix pour se faire entendre ; je crois savoir comment on doit plier le corps pour faire semblant d'être vieux⁶ et regarder une salle pour que chacun des membres de l'assistance ait le sentiment qu'on s'adresse à lui, personnellement⁷. Je n'ai aucun titre à parler de Dieux et du monde, comme je vais tenter de le faire.

Si j'essaie, néanmoins, c'est que je suis animé par la conviction que ce sujet, par sa nature, ne saurait appartenir à aucune sorte de spécialistes⁸. Les spécialistes sont utiles, les connaissances sont précieuses, mais quand il y va de

⁴ [Les notes de bas de pages, appelées par des chiffres arabes, sont celles de cette édition (2022).] Ce titre se réfère à deux vers de Hugo, rencontrés et profondément médités lors de la mise en scène du spectacle *La Bataille d'Hernani* (Lyon, théâtre de l'Eldorado et tournée, 1978) : « Et ce n'est pas pour vous que je parle en ce lieu / Je parle pour le ciel qui m'écoute, et pour Dieu. » (*Hernani*, II, IV) Ils étaient dits par Philippe Vincenot, et m'ont toujours paru, depuis lors, un éminent exemple de l'usage poétique, c'est-à-dire *juste*, du mot Dieu. Il est à remarquer que dans ce distique c'est le Ciel, pure métaphore, qui écoute, et se voit donc attribuer l'activité la plus anthropomorphique. Cf. à ce propos mes remarques encore toutes récentes (août 22) dans les « Appels nocturnes », fragment 8 : je n'avais pas à cette date la moindre idée que j'allais retrouver ces pages quelques semaines plus tard. <http://denisguenoun.org/2022/08/03/les-appels-nocturnes-fragments-8-10/> .

⁵ À cet emplacement, les pages manuscrites portent une dédicace : « pour Patrick Le Mauff et Philippe Vincenot, mes frères selon l'esprit ». Cette mention renforce la plausibilité de la date. En 1980 et 1981, je travaillais encore avec ces deux acteurs dans le cadre de l'Attroupement, et c'est l'époque où nous commençons d'avoir de multiples échanges sur des questions portant sur les religions.

⁶ Cette indication évoque le travail physique fait pour la création du spectacle *Agamemnon* (sur le texte d'Eschyle), tout au long de l'année 1977. Cf. <http://denisguenoun.org/textesdetheatre/agamemnon-deschyle-edition-2019/>

⁷ Cette remarque annonce une réflexion qui sera détaillée dans le poème scénique *Lettre au directeur du théâtre*, éd. Les Cahiers de l'Égaré, 1996.

⁸ Remarque que je reproduirai bien plus tard à propos de la politique. Cf. *Après la révolution*, éd. Belin 2003, et <http://denisguenoun.org/2019/02/03/reedition-de-apres-la-revolution/> .

la vie des hommes (et de la mienne, donc) dans ce qu'elle a de plus intime, le pouvoir de parler n'appartient à personne, et on n'a pas le droit de faire taire qui que ce soit. Si donc ce discours traverse certaines disciplines, certains savoirs, ce sera de façon nécessairement malhabile et incompétente. J'espère que les doctes et les sages voudront bien me le pardonner (pour les autres, je leur fais confiance⁹ ¹), et essayer d'entendre cette parole *en son cœur*, c'est-à-dire comme une sorte de confession de (manque de) foi.

2. Nom de Dieu.

Ceux qui prononcent à tout propos le nom de Dieu devraient, chaque fois, s'interrompre un instant lorsque ce mot leur vient sur les lèvres, se taire, et, le temps d'un silence, se demander de quoi ils parlent, ou vont parler. Je prétends que l'usage intempérant du nom de Dieu est le signe manifeste d'un défaut de spiritualité.

Je rejoins en cela, bien sûr, la tradition judéo-chrétienne la plus évidente. Comme il est dérisoire de voir des exégètes rappeler que, dans les anciennes écritures hébraïques, « Dieu » était désigné par un tétragramme imprononçable, observer que ce à quoi se réfère la religion juive, ce qui est visé par le culte, est toujours désigné dans les textes par une périphrase (l'Éternel^{II}, le Saint-béni-soit-il, etc.) et se demander ensuite quel est ce nom que nous avons perdu. Mais c'est Dieu, tout simplement, notre tétragramme à nous, que nous prononçons à tout instant¹⁰. C'est l'illusion de vouloir donner à ce que nous vénérons dans l'infini un nom propre, qui est un sacrilège, un impiété. Et cette impiété, nous la reproduisons chaque fois que nous disons Dieu, comme nous dirions Jacques, ou Jean, ou Jésus même. Comme elle est dérisoire (et profonde aussi par ce qu'elle révèle) cette superstition chrétienne, entre autres, qui veut qu'on ne jure pas par le nom de Dieu, et pour laquelle l'interdit s'est déplacé sur le juron, alors que c'est le nom de Dieu qui, évidemment, était visé au départ. Et une âme pieuse pourra se croire exempte du blasphème, parce qu'elle ne jure pas, alors qu'elle dit Dieu cent fois par jour, et que c'est là qu'est le sacrilège, et qu'ainsi, en quelque sorte, elle blasphème cent fois !

Parce qu'il est certain, quand on y pense, que l'impiété est de donner à Dieu un nom propre, parce que ce que nous cherchons à désigner sous ce nom est exactement innommable. Cela ne sert à rien de dire, comme on le trouve écrit à

⁹ Les notes originales du document de 1980-1981 sont appelées par des chiffres romains, et renvoyées à la fin du texte. À l'intérieur de ces notes, les commentaires de la présente édition figurent entre crochets, et sont suivies de la mention (2022).

¹⁰ La construction de cette phrase est ambiguë, alors que la pensée, développée par le contexte, en est claire.

toutes les pages, que Dieu est innommable, impensable, absolu, puisqu'on le nomme en disant Dieu, et qu'ainsi on le pense, ou le détermine. Le nom de Dieu est la première porte ouverte à la réduction de l'absolu, de l'impensable, à une catégorie ordinaire de notre pensée^{III}. C'est ce nom qu'il faut commencer par taire, non pas pour lui substituer autre chose, mais pour laisser à sa place un vide, une blessure du discours, un vertige de la pensée.

N'ayons donc pas la mauvaise foi de prétendre que nous disons Dieu par commodité de langage, en sachant que ce nom est impropre. Ce n'est pas vrai le plus souvent. Et si c'était vrai, par exception, telle ou telle fois, alors nous prendrions le risque délibéré de laisser entendre à celui qui nous écoute qu'il y a quelque chose à désigner sous ce nom, un objet, un être qui réponde à cette appellation. Alors qu'il n'y a rien sous ce mot. Rien qui soit dans le même rapport au fait de nommer que la personne de Jacques, ou Jean, ou Jésus même, par rapport au nom que nous prononçons pour les désigner. On sait bien les effets dévastateurs de la nomination : lorsque vous êtes malade, votre maladie se présente comme un mal-être général du corps et de l'âme (fièvre, apathie, impuissance à se déplacer, douleurs), une rupture de l'équilibre personnel, une menace et un voisinage de la mort. Si le médecin y met un nom (grippe ou cancer, là n'est pas la question), la maladie se trouve cernée, définie, elle devient une chose. En disant Dieu, nous ramenons à l'état d'être particulier, de quelque chose, l'objet de notre vénération dans le monde : signe que la spiritualité a commencé de se retirer.

3. Personne

La catégorie qui porte et autorise ce mauvais tour joué au divin, c'est la personne. Que ce que nous vénérons dans le monde (et hors du monde aussi), que cela puisse être quelqu'un, voilà qui m'échappe totalement^{IV}. Je crois entrevoir ce qu'une spiritualité authentique veut dire en disant cela, et il me semble qu'elle le dit mal. Jésus, lui, est quelqu'un : c'est un homme. Mais ce qui se déchaîne dans le cosmos et dans l'histoire, quelqu'un ? Qu'est-ce que cela veut dire ? Cela suscite nécessairement les stupides et incontournables questions de l'athéisme le plus plat : où cette personne, et comment ? Personne, c'est-à-dire semblable à nous, d'une certaine façon. En quoi ? Tout, dans l'idée de personne, repose sur une individuation, c'est-à-dire une détermination (elle ne s'y réduit pas, mais elle la nécessite). Où est la dé-termination du divin ? Quels en sont les termes, les bornes, les limites ? La notion de personne induit le glissement de l'idée de divin vers la pensée d'une entité déterminée, anthropomorphique, susceptible de porter un nom (un nom propre, un nom de personne) : Dieu.

Que ce glissement soit regrettable, et s'accompagne d'un retrait de la spiritualité j'en suis convaincu. Mais il n'est pas fortuit pour autant. Il répond à une question précise, il a sa raison d'être. Il y a une nécessité que le discours religieux soit perverti, détourné de cette façon. J'y reviendrai¹¹.

4. Le Bon Dieu.

Il y a néanmoins une manière d'employer le mot Dieu dont je considère qu'elle échappe à ce détournement : c'est lorsque le mot est pris comme une métaphore. Non pas comme un nom propre, désignant de façon directe un objet identifiable, mais comme un mot de substitution. Cette métaphore a simplement comme caractéristique que le nom propre auquel elle est censée renvoyer est un mot impossible, inexistant. C'est donc un métaphore bancaire, dont l'un des termes (le mot propre) est absent. Mais la métaphore a au moins le mérite de souligner que le mot employé (Dieu) n'est pas le bon, et qu'il ne désigne pas directement une réalité simple.

C'est ce qui se passe dans le langage mythique¹². Dieu est alors un des acteurs d'un récit, et, à ce titre, figuré de façon anthropomorphique, comme un homme. Il agit comme un homme : désire, se met en colère, se venge, aime les flatteries. À aucun titre, cette silhouette mythique ne peut prétendre à désigner de façon précise, ou rigoureuse l'objet de notre vénération dans l'infini du cosmos et de l'histoire, le pur excès, la pure transcendance qui porte le monde et le fait vibrer. L'image mythique est manifestement à la place de cette désignation impossible, elle en tient lieu. Et par là-même, elle accuse le fait que le nom véritable fait défaut, elle fait signe vers un trou du langage : véritable geste spirituel, s'il en est.

Il n'est pas impossible que le mot même de Dieu, dans ce qu'il a de meilleur, soit solidaire de cet emploi mythique. André Chouraqui considère^V que c'est au moment de la traduction grecque du texte de la Bible par les Septante que

¹¹ Cette annonce confirme que je concevais ces pages comme le début d'un travail plus vaste.

¹² Tout le passage qui suit est assez singulier dans mon histoire de pensée. Car il veut marquer une réévaluation positive du mythe. Le sens de cette entreprise se comprend dans le contexte de ces années, occupées (sur le plan personnel, mais aussi collectif) par une remise en cause de la priorité absolue accordée au rationnel, entendu de façon schématique et autoritaire. En revanche, deux ou trois décennies plus tard, la situation s'est inversée : le discrédit porté sur la pensée rationnelle, et une tendance réactionnaire à souhaiter une re-mythologisation du monde m'ont conduit à revenir vers une appréciation beaucoup plus critique du mythe, et à un réinvestissement du motif bultmannien de la démythologisation. On pourra lire à ce propos le chapitre 5, « Sur la question du mythe », de l'ouvrage *Des Verticales dans l'horizon*, Labor et Fides, 2018. Néanmoins ce passage du texte me paraît intéressant, en ce qu'il témoigne du désir d'une sorte d'équilibre entre raison et mythe, entre *mythos* et *logos*.

les traducteurs, ayant à rendre compte d'une notion hébraïque par essence intraduisible (puisqu'innommable), procédèrent, involontairement, à une captation du mot grec *theos*. Or ce terme est solidaire d'une pensée mythique : la pensée grecque des Dieux de l'Olympe. Pensée narrative, liée à des figures anthropomorphiques multiples, les Dieux, tels qu'ils agissent, sentent, boivent, font l'amour et se blessent, comme dans l'Iliade, par exemple. Il est significatif que l'autre versant de la pensée grecque, celui que l'on appellerait aujourd'hui (improprement) théologique, ne fait pas appel au terme de Dieu (*theos*) lorsqu'il cherche à désigner le transcendant ultime qui est au-delà des choses du monde : voir Platon.

Il me semble que, dans l'un de ses aspects, le langage de la piété populaire participe exactement du même fonctionnement mythique : lorsqu'il y est question du Bon Dieu, assis dans le Ciel. En accentuant les traits anthropomorphiques de ce qui est désigné (le trône, la barbe, etc.), en renforçant donc son propre caractère mythique et narratif, une certaine piété populaire, ultra-naïve en apparence, souligne la distance entre l'image et ce à quoi elle renvoie, elle accuse l'impropriété du nom, l'incompétence radicale du signe, et montre bien que ce dont il s'agit est innommable : indice d'une spiritualité très profonde.

5. La pensée poétique

Il existe une autre forme de langage qui sait user du mot Dieu de façon métaphorique et marque ainsi l'impossibilité de toute désignation univoque : c'est la poésie, bien sûr. Et je suis frappé de sentir à quel point le mot Dieu sonne *juste* dans de nombreux textes poétiques, alors qu'il sonne creux, mystificateur, impie dans la bouche d'une certaine dévotion. C'est que ce terme se trouve alors dans l'environnement du poème, où tous les mots renvoient à un autre sens que celui qu'on pourrait leur attribuer en propre, qu'il est pris dans le tissu d'une activité métaphorique généralisée. La poésie, comme l'Art, est une ouverture générale du sens à la dimension spirituelle : c'est une porte de l'Esprit. La poésie montre toute chose comme étant autre qu'elle-même, elle en défait les limites, elle vise ce qui se loge en son sein d'infini et de démesure. D'autant plus lorsqu'il s'agit de Dieu lui-même : le mot y est pris dans son usage le plus concret, comme tout mot poétique, et renvoie de ce fait, métaphoriquement, à un sens qui est ailleurs, infini, ouvert, et à un autre nom impossible. C'est André Chouraqui encore qui remarque^{VI} que des cultures entières, pourtant pénétrées de spiritualité et riches d'une très haute culture (le judaïsme, l'islam) n'ont pas produit, ou presque pas, de théologie. Et il met cela en relation avec le fait que ces mêmes cultures ont vu le développement considérable d'une poésie religieuse et mystique. Sans y voir

d'aucune façon une supériorité (je crois que la pensée théologique, au contraire, manque à ces cultures) on peut y trouver un signe : signe d'une autre modalité d'approche du fait divin. Approche hautement spirituelle, par la parole, et la pensée, poétiques.

Ce que nous¹³ décrivions plus haut comme usage poétique du mot Dieu relève, au fond, de ce même processus qui est à l'œuvre dans le mythe et dans une certaine parole populaire : Dieu y est pris dans son acception la plus concrète, matérielle, anthropomorphique, et cela marque d'autant mieux le caractère de figure, de tenant-lieu du mot employé. C'est dire que le discours de l'Iliade est poétique, ce qui est une évidence. Mais c'est dire aussi que la Bible doit être lue comme un poème, tout entière, jusqu'aux paroles de Jésus^{VII}, en tout cas dès lors qu'il y est question de Dieu ou d'une de ses multiples figures. C'est dire encore que le peuple¹⁴ est poète, qu'une certaine parole populaire est à entendre comme poème : ce qui est une manière de se mettre, ou de se remettre, à l'écouter^{VIII}. Et il en est grand temps.

6.¹⁵

S'il en est ainsi, c'est évidemment par ce que le mythe correspond à une autre fonction de pensée que le discours rationnel, qu'il exprime les choses autrement, et surtout qu'il exprime d'autres choses¹⁶. Cela fait quelque temps déjà que l'on renonce à considérer le mythe comme une forme de pensée subalterne, imparfaite, destinée à illustrer pour le grand nombre de solides vérités que seule la pensée rationnelle peut saisir de façon complète. On sait bien, et de nombreuses voies de la recherche le montrent (l'anthropologie, la philosophie, les psychanalyses), que le mythe est une forme originale de la connaissance, de l'appropriation et de l'investigation du réel. Il n'est pas moins que la science ou la raison, il est autre.

¹³ Une remarque de style. Dans la façon dont je perçois la manière de ces pages, le « nous » employé ici ne me semble pas du tout relever de l'usage académique, qui désigne avec une sorte de majesté l'auteur par un pluriel, afin d'éviter l'inconvenance du « je ». Comme on l'a vu, je ne suis pas particulièrement frileux sur l'emploi du « je », et je ne vois pas qu'il puisse s'agir de cela. Je dirais que le « nous » fait plutôt signe vers l'ensemble humain constitué par celui qui écrit et son (ou ses) lecteurs et lectrices, comme une sorte de communauté engagée dans le progrès d'une amicale conversation.

¹⁴ Je pouvais donc employer sans gêne particulière à l'époque l'expression « le peuple », qui m'est devenue d'un usage très difficile, du fait de l'évolution « populiste » de l'histoire contemporaine, laquelle me paraît demander désormais une approche critique très serrée du terme.

¹⁵ Dans le contexte de cette réflexion, il n'est évidemment pas fortuit que ce fragment, à la différence des autres, soit sans nom.

¹⁶ Dans ce passage, se développe explicitement ce que je désignais ci-dessus comme aspiration à un équilibre entre mythe et raison.

Dire que le mythe est autre chose que la pensée rationnelle, c'est dire qu'il explore et formule des dimensions du monde, ou de l'expérience, que la pensée rationnelle est impuissante à saisir. Il ne faut voir là aucune supériorité du mythe sur la raison, mais seulement une différence authentique, profonde et pleine, nourricière d'une richesse fondamentale de la pensée. Mais il faut se résoudre également à ne pas voir dans le mythe une forme inférieure, handicapée, et c'est ce à quoi répugne tout un courant de la pensée théologique, terrorisée de s'entendre dire qu'une bonne part de ses dogmes pourraient être mythiques, et entendant par là qu'ils seraient fantaisistes, produits par l'imagination des hommes, et donc irréels. Les mythes ne sont pas un caprice imaginatif de la pensée des hommes, mais une voie d'appropriation^{IX} du réel, féconde et puissante. Ils sont simplement différents des théorèmes scientifiques ou des constatations d'évidence, et cela pour une raison toute simple : que ce qu'ils visent, ce dont ils parlent, échappe aux théorèmes et aux constatations. Spécificité qui fait leur dignité, et leur grandeur.

Prenons un exemple. Pour désigner l'objet de notre vénération dans le monde, le Christ emploie le mot : père. En disant cela, il fait signe vers trois notions apparemment indépendantes. Premièrement, ce qui nous donne naissance, ce qui provoque et engendre notre existence. Pour cela, il existe des concepts clairs dans la pensée rationnelle : l'origine, la cause. Deuxièmement, ce à quoi nous devons obéissance. Pour cela aussi, il existe des noms simples et adéquats : la loi, la règle. Troisièmement^X, ce à quoi nous portons, ou nous devons porter, de l'affection. Sur ce point, la pensée rationnelle est plus discrète : elle n'est pas à son aise quand il s'agit de l'amour. Mais la langue ordinaire, au moins, propose des désignations sans ambiguïtés : l'ami, l'amant, l'aimé. La raison, donc, ou le sens commun, disposent d'un concept simple, et courant, pour chacun de ces trois aspects. Mais ce que désigne le Christ, c'est l'union entre ces trois choses, c'est le point où elles se fondent, et pour cela ni la pensée rationnelle ni le sens commun n'ont de concept disponible, parce que pour l'une comme pour l'autre ces trois aspects sont hétéroclites, dissemblables, et participent à des zones de réalité extrêmement différentes. Pour la raison, on l'a dit, l'origine et la loi sont des notions claires (et qui d'ailleurs ne manquent pas de relation), cependant que l'amour est beaucoup plus trouble, atypique, et en tout cas, pour le moins, se situe ailleurs et relève d'une autre approche. Quant au sens commun, il concilie mal ce à quoi on obéit et ce que l'on aime, l'autorité, la contrainte d'une part, et de l'autre le désir, le tremblement de l'affection. De sorte que le lieu où ces trois notions se fondent, où il faut penser une sorte de cause-loi-amie, une origine qui commande et qu'on aime, ce lieu se situe en un trou, en un point aveugle de la raison. C'est en ce point d'impuissance de la pensée spéculative et de la langue ordinaire que

surgit une figure mythique, le père, qui unit ces dimensions apparemment inconciliables.

NOTES DU DOCUMENT ORIGINAL (1980-1981 ?)

^I Matth. 11, 25. [Les notes de 1980-1981 apparaissent en marge du document original, à l'encre bleue (sauf mention contraire), et y sont appelées par des astérisques. Elles sont ici reproduites à l'identique, comme dans celle-ci l'abréviation du titre de l'évangile de Matthieu : la référence s'écrirait plutôt aujourd'hui Mt 11, 25. « En ce temps-là, Jésus prit la parole, et dit : Je te loue, Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que tu as caché ces choses aux sages et aux intelligents, et de ce que tu les as révélées aux enfants. » Trad. Segond 1910. (2022)]

^{II} Cf. Chouraqui sur Elohim (*pluriel*). [J'avais lu à l'époque plusieurs livres d'André Chouraqui, dont les traductions de la Bible paraissaient depuis peu, mais qui était aussi l'auteur de nombreux ouvrages d'histoire, de spiritualité et d'autobiographie. J'étais très sensible à ces derniers, Chouraqui étant comme moi originaire d'Oranie et très attentif à l'histoire des juifs du Maghreb – laquelle ne faisait pas encore l'objet d'études bien nombreuses : j'avais été surpris de découvrir un de ses livres consacré à l'histoire des juifs d'Afrique du Nord. Je me souviens aussi d'avoir lu son *Ce que je crois* (Grasset, 1979), auquel se réfère peut-être cette note. (2022)]

^{III} À / à. [En marge, au crayon. Par cette remarque, faite quelques années plus tard, je note une lourdeur de style, qui répète dans la même phrase une construction en « à » (2022)]

^{IV} 1) Impersonnel éthique. 2) Non- indifférent. S'y adresser. Prière. [En marge, au crayon. L'idée d'un « impersonnel éthique » rejoint une de mes plus insistantes réflexions, jusqu'à la période la plus récente. Il en va de même pour l'idée (qui semble contradictoire avec la précédente) que ce qui est ainsi désigné puisse ne pas être indifférent à ce qui a lieu dans le cosmos ou dans l'histoire, collective ou personnelle – et qu'on puisse donc s'y adresser. Cette contradiction est pointée par la numérotation en 1) et 2) : d'une part c'est impersonnel, mais éthique, mais d'autre part on peut, ou on souhaite, toutefois s'y adresser. L'expression « non-indifférent » vient sans doute d'Eisenstein, dont j'étais un lecteur assidu. et à qui j'ai consacré plus tard la pièce *Le Pas* (1992), accessible sur ce site. Cf. S.-M. Eisenstein, *La Non-indifférente nature*, 1, éd. « 10-18 », 1976. (2022)]

^V Réf. [Au moment de la rédaction de ces pages, je manifeste mon intention de préciser la référence. Je redis, comme plus haut – et encore plus bas –, que ces échos de Chouraqui peuvent sans doute venir de la lecture de son *Ce que je crois* (2022)]

^{VI} Réf. [Voir note ci-dessus. (2022)]

^{VII} Dodd. [Il s'agit d'une des lectures qui m'avait beaucoup marqué à l'époque, comme mes camarades d'alors nommés dans la dédicace : l'ouvrage de Charles Harold Dodd, *Le fondateur du christianisme* (1970), éd. du Seuil 1972, qu'il me faudrait relire pour comprendre comment il produisit pour nous un bouleversement de pensée : l'histoire de Jésus de Nazareth devenant d'un coup claire, lisible, captivante. (2022)]

^{VIII} Soljenitsyne, *La Maison de Matriona*. [A. Soljenitsyne, *La Maison de Matriona* (1959-1963), Julliard, 1965. (2022)]

^{IX} Investigation ? [En marge, au crayon. Les deux termes sont associés quelques lignes plus haut. (2022)]

^X Il existe d'autres composantes de la signification du père. On y reviendra. [Au crayon : bienfaiteur, protecteur. (2022)]